

Thomas Lacoste donne la parole aux militants

Le documentariste est parti à la rencontre de 16 personnes engagées au sein des Soulèvements de la Terre

SOULÈVEMENTS

■■■■□

On ne compte plus les documentaires engagés, citoyens, militants, comme on choisira de les appeler, qui s'invitent au cinéma sur des sujets politiques brûlants, et Dieu sait qu'il n'en manque pas. Vu du côté de la critique, dont c'est après tout le métier, il faut bien avouer que le travail sur le cinéma est ici trop rarement au rendez-vous, quel que puisse être l'intérêt général des sujets abordés. Défilé de têtes parlantes, plans de coupe décoratifs, administration d'un discours de vérité, absence de point de vue contradictoire, défaut du doute et de la fragilité qui fondent le vivant : voilà qui contribue à en réduire considérablement la portée.

Soulèvements, de Thomas Lacoste, qui tourne depuis bientôt un mois dans une série d'avant-premières pleines à craquer, échapperait-il à cet écueil ? Pas vraiment du strict point de vue des critères précédemment énoncés. Assurément, toutefois, dès lors qu'on prend en compte la qualité des intervenants, partant la qualité de leur écoute, la distribution de leur choix et de leur parole, l'attention portée à leur rapport concret au monde plutôt qu'à leurs convictions idéologiques, le renversement, enfin, des préjugés courant sur le sujet.

L'auteur, âgé de 54 ans, passionné par la chose politique et réalisateur de documentaires depuis une vingtaine d'années, propose dans son nouveau film d'aller à la rencontre des militants des Soulèvements de la Terre. Autant dire qu'il ne choisit pas la facilité. Créé en 2021, ce mouvement écologiste dit « radical » prône la mise en adéquation des idées et des actes, privilégie par voie de conséquence des actions de résistance opiniâtre, pour ne pas dire plus, aux entreprises jugées, par le mouvement, les plus attentatoires à la préservation de notre écosystème.

Sainte-Soline, commune rurale des Deux-Sèvres, est à ce jour l'événement le plus cuisant en date. Un rassemblement de protestation, interdit par le ministère de l'intérieur, contre l'installation d'une mégabassine agricole, le 25 mars 2023, y avait particulièrement mal tourné. Deux cents blessés parmi les manifestants. Une quarantaine parmi les

gendarmes. Quatre manifestants, grièvement blessés, avaient porté plainte contre des tirs tendus de grenades, laquelle a été classée sans suite, le 4 décembre 2025.

On tirait de l'événement la conviction renouvelée que la doctrine du maintien de l'ordre en France se révèle de plus en plus délibérément dangereuse et mutilante. Par surcroît, fière de l'être, à en croire des vidéos enregistrées du côté des tireurs de LBD.

Bien commun

Du côté des manifestants, on n'était pas non plus venu qu'avec des fleurs, mais aussi, pour les plus déterminés d'entre eux, avec des mortiers d'artifice, des boules de pétanque, des cocktails Molotov et autres machettes. L'image des Soulèvements de la Terre, qui n'en étaient pas les seuls organisateurs, en fut écornée.

Le film intervient ici. En montrant pour l'essentiel que – loin de l'imputation d'« écoterrorisme » portée en 2022 contre le mouve-

ment par Gérard Darmanin pour le criminaliser – sa cause est, fondamentalement, celle du bien commun. Y en a-t-il de plus noble ? Seize personnages, concrètement retournés à la terre et situés en différentes régions, expérimentateurs de pratiques collectives et agricoles plus vertueuses et plus heureuses, s'y expriment à tour de rôle. Filles et garçons, jeunes et seniors. Leur parole est articulée. Leurs arguments sont rationnels et intelligents. On y parle, plutôt très bien, non pas tant de soi-même que de son rapport au monde.

Cette éleveuse qui prend des cours de boucherie pour mieux accompagner ses bêtes jusque dans leur mort. Ce jeune scientifique qui ne démérite pas de Francis Ponge (1899-1988) en parlant du chant des oiseaux. Ce fin stratège des luttes qui rêve moins de tout casser que de trouver le geste juste pour mettre un grain de sable dans cette machine aveuglée qui dévitalise notre planète.

L'attention est portée au rapport concret au monde plutôt qu'aux convictions idéologiques

Le geste juste. Voilà le mot qui les caractériserait le mieux. Une sorte de politesse existentielle. C'est ce qui touche dans ces intervenants, à les écouter et à les voir in situ dans des prés et des montagnes semble-t-il immaculés. Avec la sincérité de leur passion, le désintéressement de leur désir, le savoir pratique qui légitime leur engagement, le rapport lyrique, tendre, sensuel, qu'ils entretiennent avec la nature, l'ingéniosité et la ténacité de leurs actions.

Il y aurait – plutôt qu'à dénoncer l'utopie qu'ils incarnent – à leur

être reconnaissant de se lever contre la logique mortifère qui nous précipite dans le mur et de lutter pour que vive la continuité du monde. L'un des passages d'ailleurs les plus émouvants du film est celui où un père, amené progressivement par sa fille à se joindre au mouvement, remercie les larmes aux yeux cette jeune génération pour son combat.

Réenchanter le monde

Manque essentiellement, on l'a dit, une parole autorisée qui puisse opposer à leurs discours d'autres arguments, fondés sur une lecture différente des possibles économiques. On imagine, sans mal, qu'ils existent. La légitimité de la résistance offerte par Les Soulèvements de la Terre n'en paraît pas moins irréfragable – à l'heure où notre environnement et notre climat nous empoisonnent à petit feu, où les maladies cardio-vasculaires et les cancers explosent, où la pollution industrielle menée en parfaite connais-

sance de cause et l'inertie des Etats soumis à ce modèle atteignent désormais une dimension tout bonnement criminelle. A eux, nul n'envoie la police antiterroriste.

Dans cette perspective, qu'est-ce au juste que la désobéissance civile ? Rien de plus que la prise de conscience de l'inacceptabilité de l'inaction, rien de moins que le rêve de réenchanter le monde. Le succès que rencontre le film auprès des spectateurs lors des avant-premières n'est pas à chercher plus loin : il présente une action positive efficiente dans un ordre mondial voué au pillage et à la destruction, devant le spectacle duquel tous les hommes et femmes de bonne volonté se trouvent confits dans leur impuissance à le changer. Ce film est, en un mot, un signe d'espoir. Au rythme où on les reçoit aujourd'hui, l'occasion est à saisir. ■

JACQUES MANDELBAUM

Documentaire français de Thomas Lacoste (1 h 45).

« J'ai toujours voulu filmer la pensée en train de se faire »

Le réalisateur de « Soulèvements » explique que son documentaire n'est pas un objet journalistique, mais le portrait d'un mouvement

ENTRETIEN

Dans son documentaire, Thomas Lacoste donne la parole aux membres des Soulèvements de la Terre, collectif écologiste fort de victoires retentissantes sur le terrain des luttes. Gérard Darmanin, alors ministre de l'intérieur, avait tenté de le dissoudre en 2023, leur accolant le terme d'« écoterroristes ». Suite de témoignages face caméra, le film permet de les écouter. Mieux, de les entendre. Au lieu de fanatiques radicalisés, l'on aperçoit des jeunes gens (mais pas seulement) à la pensée très solide. Le réalisateur explique à quel point le cinéma constitue un abri pour recueillir cette parole politique, rendue inaudible par le bruit médiatique.

Vous tournez depuis près de vingt ans. Qu'est-ce qui vous a amené au cinéma ?

Je viens du livre. Au début des années 1990, j'ai fondé *Le Passant ordinaire*, une revue de pensée critique qui faisait dialoguer philosophie politique, sciences humaines et pratiques artistiques. Le cinéma y était très présent, au même titre que la littérature ou les arts plastiques. Longtemps, je me suis pensé comme passeur plutôt que comme faiseur. Le passage au cinéma, à partir de 2007, vient d'un désir de changement d'échelle : la salle de cinéma est sans doute l'un des derniers espaces communs où l'on peut partager des affects.

Vos films sont très liés à la parole et à la pensée...

J'ai toujours voulu filmer la pensée en train de se faire. Très tôt, j'ai réalisé des entretiens, des portraits d'idées filmés, notamment pour *Libération*. Je n'ai jamais opposé l'écriture et l'image : fabriquer des images, c'est aussi

écrire. J'ai longtemps monté seul mes films avec cette idée de rester au plus près de la matière, de la parole, de son rythme.

Comment est né le projet de « Soulèvements » ?

Le déclic a lieu au printemps 2023, quand l'Etat décide de criminaliser ce jeune mouvement, notamment après Sainte-Soline et les vagues d'arrestations menées par l'antiterrorisme. Là, quelque chose m'a profondément inquiété : on construisait une figure chimérique d'« écoterroriste » pour justifier une politique de terreur. J'ai voulu comprendre, rencontrer ces personnes, et réfléchir avec elles à un film.

Pourquoi avoir laissé l'action en dehors du film ?

D'abord pour ne pas les ramener sans cesse à des images de violence qui les assignent. En

suite, parce que je ne voulais pas réactiver des traumas, notamment après Sainte-Soline. Les archives sont présentes, mais traitées autrement : en noir et blanc, en surimpression, comme des réminiscences. Il s'agissait de faire mémoire, pas de produire des images spectaculaires.

Le film est entièrement construit autour de la parole...

La parole peut faire cinéma, à condition de la filmer autrement. Il faut sortir des litanies militantes, poser des espaces d'écoute, filmer à même hauteur visages et paysages. Le montage compose alors un paysage collectif, sensible et politique à la fois.

La question de la légitimité face à la légalité traverse le film...

C'est sans doute une des grandes questions de la philosophie

politique : comment se crée le droit ? Ce qui est légitime n'est pas toujours légal, mais peut le devenir. Les Soulèvements de la Terre travaillent précisément cet espace : inventer de nouvelles normes pour rendre le monde vivable et désirable. Ce n'est pas seulement une lutte, c'est une expérimentation politique.

Pourquoi ne pas intégrer des points de vue extérieurs au mouvement ?

Le film n'est pas un objet journalistique. La parole du pouvoir, on la connaît déjà très bien, elle traverse l'espace public de part en part. Il n'y avait aucune nécessité à la reconduire. Ce qui m'intéressait, c'était de faire le portrait du mouvement.

Ce qui frappe aussi, c'est la joie qui circule dans le film, malgré la violence du contexte...

Oui, parce que ces personnes n'attendent pas un futur abstrait : elles habitent déjà autrement. La question de la subsistance, du soin, du commun est centrale. Elles épaississent leur existence par mille relations avec le vivant. De là naît une puissance d'agir très forte. Beaucoup de spectateurs me disent sortir de l'écoanxiété en voyant qu'il est possible de vivre et de lutter autrement.

La dernière séquence réintroduit une parole plus frontalement politique. Pourquoi ce retour à la rhétorique militante ?

Je le vois comme un épilogue. Il fallait rappeler la violence de l'époque, la montée des périls, notamment fascistes. Le film se termine sur un seuil : à chacun, ensuite, de continuer le travail. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
MATHIEU MACHERET